

LES MYSTÈRES D'UN VILLAGE PARISIEN

Par CATHERINE ROBIN
Photographe AXELLE DE RUSSE



Etudiante en management, Garance, 20 ans, est une enfant de la place des Fêtes : « J'aime ce lieu pour son énergie. »

Jour de marché,
place des Fêtes.



C'est un coin méconnu de la capitale. La place des Fêtes vaut pourtant le détour. Sa pyramide, son marché, ses cafés et surtout ses habitants... C'est peut-être ici que le (grand) Paris de demain voit le jour. Reportage.

Mme Hugel,
89 ans, au café
Chez Papa.



« AVEC DES BOULES QUIES, VOTRE CAFE ? » Tous les mardis matin, au bar-tabac Le Village des Fêtes, le verbe est haut. Dans la salle derrière le bar, les amateurs de belote interpellent les dames sans se donner la peine de jouer les gentlemen : « Oh la basse-cour ! On s'entend plus ! » De quoi faire redoubler illico le niveau des décibels. « C'est vrai qu'on parle fort, si bien qu'on a toujours l'impression qu'on est en train de se disputer », rigole Josiane, une jeune retraitée qui, chaque semaine, vient retrouver, autour d'un café, ses copines Nina et Georgette. Des « Tunes », comme elles disent d'elles-mêmes, juives tunisiennes. Un rituel auquel elle ne déroge presque jamais. Comment imaginer rater un jour de marché sur la place des Fêtes ? Ces longues matinées où les étals colorés repeignent la grisaille minérale de la place. Trois fois par semaine, on s'y presse de tous les alentours, bien au-delà des mitoyens 19^e et 20^e arrondissements. Maraîchers, fleuristes, poissonniers de premier choix côtoient les camelots ne jurant que par le « Made in China ». Ceux-là même qui désespèrent M. Asham, patron franco-iranien de →



La place et son square.



La place des Fêtes vue par Martin Haake.



Des parents d'élèves en terrasse.



Rodéo sur le manège.

l'incontournable Nyloo Bazar, niché dans son petit passage, qui vend à peu près la même marchandise, tout en faisant fonction d'office du tourisme, d'assistant social, de dépanneur en tout genre et de serveur du « meilleur thé de la place », dont il abreuve depuis peu les militaires postés devant la synagogue qui jouxte sa boutique. Il peut bien se lamenter de la concurrence déloyale, M. Asham. Mais, sans le marché, la place n'aurait pas l'aura que la plupart de ses habitants lui prêtent.

La place des Fêtes ne connaît pas vraiment d'équivalents. Entourée par de hautes tours à l'architecture aussi datée que sa gamme chromatique marron clair-marron foncé, elle ressemble à une parcelle de banlieue que l'on aurait édifée sur l'un des points culminants de Paris, comme le couple de mariés en haut de la pièce montée. Ovni urbanistique érigé dans les années 70 entre les villas provinciales et bourgeoises du quartier de la Mouzaïa, l'îlot devenu bobo de Jourdain et les immeubles en briques rouges des boulevards des Maréchaux, elle incarne toutes les ambivalences du Paris d'aujourd'hui. A la

fois populaire et en voie d'embourgeoisement, enclavée mais à dix minutes de Châtelet par la ligne 11, abritant un collège longtemps réputé sensible à deux pas d'une école Montessori, proposant presque sur un même trottoir un Lidl et un Monoprix, des bains-douches municipaux et un hammam bobo. La place des Fêtes est le lieu idéal pour observer les tiraillements dans lesquels se débat la capitale française en ce début de XXI^e siècle : comment inscrire les gratte-ciel dans le paysage parisien quand la maire, Anne Hidalgo, peine à imposer sa tour Triangle à la porte de Versailles ? Comment juguler la gentrification qui repousse toujours plus loin vers la grande banlieue les habitants les moins riches ? Comment continuer à faire cohabiter paisiblement les différentes communautés à l'heure des discours délirants et fantasmagiques sur les « no-go zones » ? Sur toutes ces questions, la place des Fêtes fait figure de laboratoire.

Vus du ciel, ses contours dessinent d'ailleurs un Paris miniature. Entourée par son anneau circulaire à sens unique, presque aussi dangereux à traverser que le périph, sa dalle aux courants d'air est parsemée « d'œuvres » qui n'accéderont jamais à la postérité. Sauf peut-être sa pyramide au sommet doré, du haut de laquelle trente ans d'urbanisme hasardeux nous contemplant. « Les ouvrages ont été érigés en dépit du bon sens, déplore Valentine,

qui habite ici depuis dix-huit ans et trouve au lieu une certaine poésie, malgré tout. En fait, les mecs qui ont pensé cette place ont joué avec les habitants comme avec des Playmobil. Les dimensions ont été pensées uniquement en fonction de la taille des tours, pas de celle des êtres humains. » « C'est Bernard Huet, le fondateur de notre école d'architecture, qui a réaménagé le sol de la dalle au milieu des années 90, racontent deux étudiants en balade d'études à l'ombre des tours. C'est aussi lui qui a reconfiguré la place de Stalingrad. Comme quoi, il a fait tous les gros spots de deal de Paris », rigolent-ils à moitié. Plus sérieusement, ils reconnaissent de sacrées erreurs d'échelle qu'aucun aménagement récent, « comme ces barrières pseudo-végétales installées pour redécouper l'espace », n'est parvenu à réparer. « J'ai connu la place des Fêtes quand elle abritait encore des restaurants où les clients avaient leur rond de serviette, se souvient l'éditeur et écrivain Eric Hazan, auteur du formidable essai "L'Invention de Paris" (éd. Seuil). C'était un lieu harmonieux que je rejoignais par la rue de Belleville. Et puis, les grands travaux pompidoliens ont tout désarticulé.

C'était une place, c'est devenu un trou. Un trou "inappropriable". » Le terme fait forcément bondir

La place des Fêtes fait figure de laboratoire. Vus du ciel, ses contours dessinent d'ailleurs un Paris miniature.

Jean-Claude Convert, arrivé avec sa famille en 1979 au quatorzième étage de l'une des tours avant d'acheter quelques années plus tard, et deux étages plus haut, « un bel appartement orienté sud et ouest. Ces tours, on en a forcément une vision très différente selon qu'on y vit ou pas, explique-t-il. D'ailleurs, depuis le temps, j'ai fini par ne plus y prêter attention. J'ai une vue extraordinaire sur Paris. Et puis, tout est au pied de chez nous : le métro, les écoles, les commerces... »

La place des Fêtes, on la traverse ou on l'habite. De là, le conditionnement du regard et le degré d'attachement au lieu. « Je ne l'ai pas choisie, raconte Catherine, intermittente et mère de deux enfants. C'est le hasard des attributions HLM qui m'a fait arriver là. Et j'avoue qu'au départ je me suis dit :



PHOTOS AXELLE DE RUSSÉ - ILLUSTRATION MARTIN HAAKE.



La place des Fêtes, ses passages, ses ruelles.

« Quel cauchemar ! Les tours, les pétards, les motos... » Mais, petit à petit, j'ai commencé à rencontrer des gens du quartier et je n'ai plus du tout regardé la place de la même manière. » Métissée, familiale et plutôt (voire trop) tranquille, la place des Fêtes ne correspond pas, dans la bouche de ses habitants, à la réalité souvent pathogène que l'on perçoit d'elle de l'extérieur. « Au départ, ces immeubles ont été très critiqués parce qu'ils venaient détruire brutalement un écosystème, remarque Patrick Simon, sociodémographe à l'Ined (Institut national d'études démographiques). Mais, peu à peu, de nouveaux liens sociaux se sont créés et une dynamique s'est mise en place. Et même si les habitants ne portent pas tous le même regard sur leur quartier, selon qu'ils y vivent de longue date et considèrent que c'était mieux avant, ou que, arrivés depuis peu, ils s'enthousiasment pour la diversité sociale et ethnique, il y a, chez à peu près tous, un attachement très fort à cet espace et une volonté de le valoriser. »

Ce lien viscéral, les 15 000 habitants du quartier ont pu le mesurer en novembre dernier, lorsque les parents d'élèves et les équipes pédagogiques des écoles se sont mobilisés pour exiger le passage en Rep (Réseau d'éducation prioritaire) des établissements du quartier. Grève, pétition, manifestation spontanée autour de la pyramide, leurs actions ont fini par payer. Le collège Guillaume-Budé et les écoles dans son sillage ont été classés Rep. « Il y a quinze ans, personne ne voulait de ce label parce qu'il était jugé stigmatisant, rappelle Valentine, dont deux enfants y sont scolarisés. Aujourd'hui, tout le monde a conscience que, sans ces dispositifs, les écoles ont moins de moyens, les classes sont plus chargées. » Et le risque de créer des ghettos scolaires est accentué. « Cette mobilisation a révélé tout le réseau mis en place pour essayer de limiter la fuite des élèves vers le privé et le contournement de la carte scolaire à l'entrée en sixième, souligne Cindy Cottin, la conseillère principale d'éducation du collège. C'est le fruit d'un long travail de maillage avec les écoles maternelles et élémentaires. » Pour que la mixité visible sur la dalle, où tous les enfants s'amuse ensemble les jours de beau temps, se reflète également sur les bancs de l'école. « Ce qui est loin d'être totalement acquis, observe Anne-Laure Tapin, la directrice de l'une des écoles maternelles de la place. Car même si la mixité est de plus en plus assurée grâce à des parents qui jouent le jeu de l'école publique, les écarts se creusent irrémédiablement entre les élèves issus de familles favorisées et ceux qui grandissent dans des conditions très précaires. »

Et si la dalle est un petit paradis pour les enfants, les adolescents, eux, n'en expérimentent que le vide abyssal. Certes, un centre d'animation est sorti de terre il y a sept ans, mais les jeunes du quartier ont mis du temps à se l'approprier. Récemment, une quinzaine de jeunes filles âgées de 15 à 18 ans ont créé spontanément l'atelier « Ma Parole », qui leur permet de se réunir une fois par semaine pour discuter de sujets divers : des infos, de la violence, du rapport entre les filles et les garçons... « On ne nous donne jamais la parole, alors on l'a prise nous-mêmes, raconte l'une d'elles. On dit ce que l'on pense, très librement, on



les mystères d'un VILLAGE

s'engueule parfois, mais on apprend à respecter les autres opinions. » Un peu jaloux, les garçons s'y sont essayés. « Mais ça n'a pas marché, déplore Kathy, la médiatrice de l'atelier. Pour eux, il faut réfléchir à d'autres formes d'implication. » Ce à quoi œuvre l'association Les Mères en place, créée il y a quatre ans par des femmes, originaires d'Afrique de l'Ouest pour la plupart : « On en avait marre de voir traîner nos garçons sur la dalle, explique Sadio Mbaye, sa présidente. On a décidé d'agir, parce qu'il n'y a pas que les éducateurs qui doivent mettre la main à la pâte. On propose du soutien scolaire, des activités à l'extérieur de Paris, de l'aide pour trouver du boulot... » De quoi leur signifier qu'ils ont une place, par-delà celle des Fêtes.



Quatre militantes de l'association Les Mères en place.

Ces initiatives inciteront-elles les jeunes à prendre le bâton de parole pour dire ce qu'ils pensent de la reconfiguration prochaine du lieu ? En octobre dernier, Anne Hidalgo a dit son souhait de « reconquête urbaine », avec, pour bataille inaugurale, la place des Fêtes. Une votation citoyenne s'est tenue en décembre avec deux projets en lice tournant principalement autour de la question de l'emplacement du marché. Point de table rase donc. Mais plutôt un réaménagement en douceur, façon place de la République. Les urbanistes ont donc ressorti leurs outils. Lexicaux pour le moment : piétonisation, végétalisation, sécurisation, vivre-ensemble... Le but : que les habitants se réapproprient l'espace, en créant des animations, en incitant des commerçants et des artisans à ouvrir boutique. « C'est vrai que,

depuis quelques années, il n'y a plus que des commerces low cost qui s'installent », regrette Max Journo, l'un des pharmaciens historiques de la place. Pour continuer à faire exister cette « mosaïque fragile », selon l'expression de Patrick Simon, chacun y va de son idée. Amine, un collégien, voudrait « plus de couleurs ». Son copain Lamine, « d'autres activités que le manège ». Valentine, elle, suggère « un grand dance-floor, ouvert de 17 h à 19 h. Après tout, c'était ça la place des Fêtes il y a quarante ans ! ». Quand Belleville venait s'encanailler en haut de la butte. Si certains rêveraient de pouvoir prolonger en terrasse les douces soirées d'été, d'autres craignent très sérieusement l'invasion des hipsters, aimantés par le bar branché. « Ce serait un furoncle sur la place ! » ose une habitante au profil passablement bobo elle-même, mais qui craint l'inevitable gentrification du quartier sur le modèle du 10^e arrondissement parisien. Les risques sont pourtant limités ici, du fait de la très large cohabitation d'immeubles privés et de logements sociaux de catégories diverses. Dans ce vaste chantier à venir et dont les travaux devraient s'étendre de 2016 à 2018, une chose semble faire l'unanimité : l'éradication souhaitée de la pyramide. Cette tour de Babel laissée à l'abandon et à laquelle les habitants, tout en dénonçant sa laideur, vouent un attachement déjà nostalgique. A l'image de ce lien passionnel et contrasté qui les unit à cette drôle de place des Fêtes. C.R.



La bouche du métro à l'orée de la nuit.

Deux directrices d'école maternelle.

